« Dans la plupart des auteurs, je vois l'homme qui écrit; dans Montaigne, l'homme qui pense. »

Montesquieu

LEOGNAN

SOMMAIRE

Présentation générale…… 4

10

22

23

Cartographie……

Principaux éléments du patrimoine de la commune de Léognan……

Fiches descriptives du patrimoine……

I- PATRIMOINE CULTUREL MATERIEL-IMMOBILIER……

Architecture religieuse……

Architecture civile……

- Les propriétés privées non viticoles…… 52
- Les propriétés privées viticoles…… 81
- Le petit patrimoine / Architecture hydraulique …… 199
- Le petit patrimoine / Bornes…… 219
- Le petit patrimoine / Pigeonniers…… 221

235

Architecture funéraire, votive et commémorative……

246

ANNEXES……

247

Biographies……

262

Sources documentaires……

264

Principaux sigles……

266

Lexique Architecture / Sculpture……

PRESENTATION GENERALE

Situation géographique

La commune de Léognan est située à 13 km de Bordeaux et 8 km de La Brède sur la route reliant Bordeaux à Mont-de-Marsan. Elle est traversée du Sud-Ouest au Nord-Est par le ruisseau l'Eau Blanche.

Le blason

Le moderne blason de Léognan tente harmonieusement de monter l'alliance et la complémentarité des activités de la sylviculture avec la pomme de pin, symbole de la forêt, et les activités de la viticulture, la grappe de raisin symbole évident de la vigne.

A la partie inférieure de l'écu, deux crosses d'évêque font référence aux deux saints qui sont les patrons de la paroisse de l'église : Saint Eutrope et Saint Martin. Enfin au centre, l'étoile est celle de Notre-Dame-de Duraignes.

Il existait en effet encore au XVIIIème siècle une chapelle dédiée à Sainte Catherine de Duraignes, non loin du quartier des Pirèques.

C'est, selon certains auteurs, le berceau de la paroisse de Léognan.

Origine du nom

LEOGNAN était au XIIème siècle, "*Leunhan*" ce qui serait l'équivalent gascon de "*Le domaine de Léonius*", Léonius étant un gallo-romain possédant une villa dans la région ; c'est l'interprétation la plus couramment acceptée. D'autres érudits font remarquer que le nom se décompose ainsi : "*Leu*...*Nhan*", "*Leu*" signifiant, *Loup* et "*Nhan*" désigne soit un *aqueduc*, une *source*, un *hameau* ou encore une *maison* …Et puis "*Leu*" parfois indiquait un *Bois Sacré*... Alors nous n'avons que l'embarras du choix, *Val du Loup* ? *Source du Loup* ? *Maison du Bois* ?

Malgré tout il convient de remarquer que si la région de Léognan était habitée à l'époque gallo-romaine et bien avant comme on le verra, le poète du IVème siècle, Ausone, situe à LEUNHAN le départ d'un aqueduc qui alimentait Bordeaux en eau potable et que si les bois et forêts ne manquaient pas autour de Léognan les loups étaient redoutés par les voyageurs du Moyen-âge et jusqu'au siècle dernier, du côté du *Bois de Bedat* à Saint Médard d'Eyrans on parlait encore de bande de loups... Le château La Louvière leur doit sans doute l'origine de son nom.

A.M. et J.C. CARON

Historique

Il y a seulement 10 à 15 millions d'années que les terres léognanaises émergent. C'est à l'époque du Miocène que les eaux marines abandonnent définitivement l'Aquitaine.
Le sol léognanais, est en majeure partie, constitué par ces étages de l'ère tertiaire que sont le Burdigalien et l'Aquitanien. Ceci explique que lors de certaines fouilles, il soit mis à jour de nombreux fossiles de mollusques originaires des mers chaudes. Le gisement le plus célèbre sur la commune, est celui du Coquillat, de là, le nom attribué à ce lieu. Le mégalithe (dolmen) de Peyrehaut est le premier indice qui permet aujourd'hui de penser que l'homme hantait, dès le troisième millénaire avant notre ère, les épaisses forêts léognanaises.
A cette époque, dite néolithique, les sociétés humaines développaient leurs économies, leurs techniques et leurs conditions sociales. Jusqu'alors chasseur, le léognanais pratique désormais l'élevage et l'agriculture. Devenu sédentaire, il construit à cet effet des villages ou des camps. Devant les faits de la nature, qu'il constate et qu'il ne s'explique pas, l'Aquitain est entraîné inexorablement dans une démarche religieuse. Il a le culte des morts, d'où l'édification de tels sites funéraires.
Ce n'est que fortuitement - lors du creusement des fondations d'une construction - au lieu-dit Rambouillet. que fût découvert en 1975, un deuxième site funéraire, datant de 300 à 250 ans avant J.C.

Les fouilles ont révélé de nombreux objets tels que : fragments d'épée et pointes de lances en fer, lingot de bronze ainsi que des urnes cinéraires contenant des cendres et des débris d'ossements. Il est vraisemblable que les Celtes de la Tène (Bituriges) demeuraient à cette époque sur les bords de l'Eau-Blanche. Rien d'étonnant, car cette peuplade préférait l'eau au feu. Ils deviennent, malgré que cela semble paradoxal - étant donné ce qui vient d'être écrit ci-dessus – nos premiers viticulteurs.
Dès 56 ans avant J.C., le fidèle lieutenant de César, Publius Crassus, a déjà conquis Burdigala et ses environs alors que la plupart des peuples aquitains résistaient encore. Pas pour longtemps, il est vrai, car lorsque Vercingétorix prépare le soulèvement général en 52 avant J.C., les Bituriges et la majorité des Aquitains sont déjà soumis à César.

Dès lors, les Léognanais vivent à la mode gallo-romaine. Léunhan (en gascon) désignait - malgré de nombreuses étymologies - le domaine du Romain Léonius.

Les Romains développent le commerce du vin, ils construisent de nombreuses villas où l'eau est un des éléments prépondérants du confort de l'habitation.
D'après Ausone, un des aqueducs qui alimentait Burdigala en eau, avait son point de départ à Léognan près du château Olivier.

Pendant le temps des invasions, Bordeaux et sa région, subirent tour à tour le passage des Alains et Suèves, puis celui des Wisigoths en l'an 412, c'est vraisemblablement sous cette domination que le Christianisme fit sa véritable apparition dans la région. Une chapelle fut alors édifiée dans le quartier de la Louvière, dédiée à Catherine de Duraignes. Le Saint-Patron de la commune et depuis toujours Saint-Eutrope. Evêque de Saintes, Eutrope évangélisa dès le IIIe siècle, le Saintonge et le nord de

l'Aquitaine. Ensuite, ce fut le tour de Clovis et des Francs d'envahir le pays. Les Mérovingiens, successeurs de Clovis, se partagèrent le Midi Aquitain à plusieurs reprises mais ne l'occupèrent jamais. Seuls des comtes administraient le pays au nom du pouvoir royal. Un sarcophage datant de cette époque, git dans l'enceinte du château Ferbos. C'est au cours du VIIIème siècle que les hordes sarrazines déferlent sur l'Aquitaine, certaines d'entre elles campèrent dans les clairières de l'actuel château Olivier après qu'Abder-Rhaman se soit emparé de Bordeaux. Etymologiquement. les lieux-dits suivants proches de Léognan : Moras, Roche-Maurin, la Morelle, Sarcignan, Saranzot, dérivent des mots Maure et Sarrazin.

Dans les années 860, les épaisses forêts léognanaises ont sans aucun doute abrité la population bordelaise, fuyant les pirates vikings qui mirent fin à l'Aquitaine antique. C'est au cours du XIe siècle que fut construite, sur l'ordre des Hospitaliers de Saint Jacques, l'église Saint-Martin. La chapelle d'alors devait appartenir à un hôpital, accueillant les pèlerins de Compostelle. Au XIIIème siècle, par une charte de Philippe Le Bel, Léognan devint banlieue de Bordeaux. Cette commune appartenait au Comtau d'Ornon, tout comme Talence, Bègles, Villenave d'Ornon, Gradignan, Canéjean, Cestas et Pessac.

Bordeaux et sa banlieue, sont à la fin du XIIIe siècle, sous domination anglaise. Edouard 1er roi d'Angleterre et duc d'Aquitaine, soucieux d'accroître le domaine ducal, achète pour 3 000 livres chipotoises à Geoffroy Rudel IV, sire de Blaye, le Comtau d'Ornon. Dès lors, Léognan fait partie, comme le reste des communes voisines, de la prévôté de Camparian...
Depuis la colonisation de la forêt royale, les terres léognanaises sont cultivées en partie par des tenanciers libres et par un nombre plus important de serfs " questaux ".

Ces derniers étant des hommes de corps de différents seigneurs. Il est écrit que ceux qui appartenaient à Guilhem de la Louvière, étaient taillables et corvéables à merci. A la veille de la Guerre de Cent Ans, la bourgeoisie bordelaise investit les campagnes et s'offre de nombreuses questalités, notamment à Léognan afin
d'étendre les vignobles. Lors de cette guerre séculaire, opposant le roi de France au roi d'Angleterre, Du Guesclin, qui commandait les armées de Charles V, habita en 1374, le
château Olivier.

C'est au cours de ce même siècle que fut vraisemblablement construit le château Carbonnieux d'origine. Il appartient lors du XVème siècle aux hospices de Bordeaux.
L'époque de la Renaissance, n'apportera pratiquement rien à Léognan, hormis l'aspect architectural de la chapelle du château Olivier.
Pendant le règne des Valois, qui se succéderont à une vitesse impressionnante sur le trône de France, éclatent les célèbres Guerres de religion opposant catholiques et protestants.
C'est ainsi, que Jehan de Guilloche, propriétaire de la Louvière et conseiller au Parlement de Bordeaux, dut en 1569, se réfugier dans son château. En compagnie d'arquebusiers, il se défendît contre les troupes du Sieur de Montferrand, adepte de l'Eglise catholique, en lutte contre les pratiquants de la religion réformée.

Le XVIIe siècle, du fait des mariages, des héritages, des ventes ou acquisitions, voit les domaines changer de propriétaires.
Dès l'an 1700, commence ce que l'on appela le siècle d'or. Pendant les deux premiers tiers de ce siècle, noblesse et clergé se partagent la plupart des domaines. Cela n'est pas sans exaspérer les bourgeois et riches marchands bordelais avides de richesses.
Au cours de cette époque, le château Carbonnieux appartenait à l'Abbaye de Sainte-Croix. Les moines exportaient alors en Turquie leur vin blanc limpide dans des boriques estampillées de façon habile - étant donné le Coran - "Eaux minérales de Carbonnieux en Guyenne".
Le Léognanais est essentiellement serviteur dans les différents domaines.
Certains d'entre eux sont employés dans les fabriques de poteries et des tuileries célèbres a cette époque.

Des toiles étaient amenées à Léognan, afin de les blanchir dans le courant de l'Eau-Blanche, de là - peut-être - l'étymologie du nom de cette rivière qui traverse notre commune du Sud-ouest au Nord-est.
Les chênes et châtaigniers sont exploités sur place pour confectionner les futailles, indispensables à la conservation des vins du terroir. D'où, la présence de nombreux tonneliers du Bourg à Loustalade, en passant par les Peyreyres.

En l'an 1789, le peuple de France a faim depuis fort longtemps. La bourgeoisie souhaite le pouvoir. Tous deux excédés, la Révolution n'a aucun mal à s'installer, des Monts Pyrénées à la capitale.
A Léognan, dès 1790, la commune est désormais gérée par une municipalité.

Sans heurts tout d'abord, la gestion et la politique ne posent pas trop de problèmes à ces nouveaux "gouvernants", sinon quelques démêlés avec les boulangers et les cabaretiers de la commune. Nantie de sa Garde-Nationale, Léognan n'a rien à craindre des ennemis de la République unie et indivisible.
Mais en 1793, les députés " Girondins " sont mis en minorité par les "Montagnards" de Robespierre à l'intérieur de la Convention, la Terreur est décrétée.

M. Lartigue, maire, jugé trop bienveillant et pas assez dur, fût remplacé par M. Gassiot à la tête de la municipalité de la commune de Léognan. L'église de la Paroisse devint le temple de l'Etre Suprême et de la Déesse Raison. Sa sacristie fut convertie en prison, car le bâtiment carcéral de l'époque était loin de suffire aux "besoins " de cette sombre période. Blasons, armoiries et titres de noblesse furent brûlés sur la place publique, pendant que la majorité de la population léognanaise dansait autour de l'arbre de la Liberté, planté à cette occasion au milieu du bourg.
La France appartient désormais aux bourgeois et riches négociants. Ces nouveaux riches s'accaparent des propriétés, possédées autrefois par le clergé et la noblesse Sous les deux empires, Léognan vit au rythme de la France et de sa province.

En 1891, Léognan comptait 2 426 habitants. Il existait alors au lieu-dit la Manufacture, une usine de laminage de cuivre, actionnée par une installation hydraulique.

Au siècle suivant, période faste reconnue, la commune est desservie par le tramway électrique des T.E.O.B. de Bordeaux, dès juin 1902. Huit ans plus tard, grâce à la construction de halles type Baltard sur la place du bourg, un marché primeurs se tient hebdomadairement à Léognan.
Le terrible conflit de 1914 entraîna comme dans tout le reste de la patrie, une baisse de la démographie. Léognan, en 1936, ne compte désormais que 2 001 habitants.

Robert PALUS Premier-Adjoint au Maire de Léognan

CARTOGRAPHIE

Les Cartes anciennes

Cartes de l'ingénieur Belleyme

L'élaboration de la *Carte de la Guyenne* s'inscrit dans le cadre de la contribution des généralités à la *Carte de la France.* Sur les 54 planches qu'elle devait initialement compter, seules 48 ont été achevées.

En 1761, un arrêt du Conseil du Roi ordonne le levé de la *Carte de la Guyenne*, aux frais de la province « sur le produit de 2 sols pour livre qui se perçoivent au port de Bordeaux, il sera payé 1 200 livres pour chaque carte particulière d'un des cantons de la généralité ».

La responsabilité administrative de la *Carte de la Guyenne* est assumée par l'intendant et l'entreprise cartographique confiée à Pierre de Belleyme (1747-1819), ancien officier du Génie, qui laissera son nom à la carte.

La **"** **carte de Belleyme** **"** comprend 35 feuilles entières de format 90 x 56 cm et 16 demi-feuilles de format 45 x 56 cm, à l'échelle de "2 lignes pour 100 toises" (soit environ 1/43 200), double de l'échelle des cartes de Cassini (1/86 400).

Les levées, permettent de soigner la partie topographique du travail : la légende différencie les routes et les chemins ; elle distingue les forêts et les bois, les châtaigniers, les « pinadas », les landes, les marais et les dunes de sable.

Le réseau hydrographique est soigneusement étudié. Les limites des paroisses, des pays, des élections et de la généralité y sont indiquées. Toutefois, comme les travaux de gravure sont très longs, les limites des départements y sont rajoutées après 1791.

Elle couvre l'étendue de la Guyenne de l'époque, c'est-à-dire (en gros) les départements de la Gironde, de la Dordogne, des Landes et du Lot-et-Garonne.

« *La carte de la Guyenne fut décidée, au XVIIIème siècle, par l'intendant Charles Boutin qui désirait doter sa province d'une carte plus détaillée et précise que celle que réalisait Cassini pour l'ensemble de la France.*

Sa levée - faite aux frais de la Guyenne- débuta en 1761 pour s'achever en 1789. Pierre de Belleyme (1747-1819), ingénieur géographe du roi, fut chargé, dès 1776, de la gravure des planches (dont trois inachevées) et de leur publication jusqu'en 1819. Le Dépôt de la Guerre acheva les travaux de gravure en 1840.

Claire, facile à lire par sa grande échelle (1/43 200^{e}), cette carte est précieuse pour l'étude des circonscriptions administratives, de la circulation terrestre et fluviale, de la végétation et des cultures, des industries (forges, moulins, papeteries). Elle est également très utile pour retrouver des noms de lieux-dits anciens.»

Détail de la Carte de la généralité d'Aquitaine dédiée à Monsieur de Néville intendant de la province par son très humble et très obéissant serviteur de Belleyme, ingénieur géographe du Roi, 1786
Archives départementales de la Gironde, 2 Fi 2981

Détai de la carte de la Guyenne, dite carte de Belleyme, feuille 20, gravée entre 1785 et 1789
Archives départementales de la Gironde,
2 Fi 1492

Sources :

http://archives.gironde.fr

Archives départementales du Lot-et-Garonne

Cartes de la famille Cassini

La Carte de France dite « Carte de Cassini » doit son nom à une lignée d'astronomes et de géographes d'origine italienne qui s'installent en France dans le dernier tiers du XVIIe siècle. Lancée sous les auspices de l'Académie des Sciences en 1747, elle résulte du travail opiniâtre d'une succession de savants et d'ingénieurs qui, pendant un siècle et demi, vont s'employer à mettre au point de nouvelles méthodes de relevés tel que le demande un pays aussi vaste que la France.

La **carte de Cassini** ou **carte de l'Académie** est la première carte générale du royaume de France.

Elle fut dressée principalement César-François Cassini (Cassini III) et son fils Jean-Dominique Cassini (Cassini IV) au XVIIIe siècle.

L'échelle adoptée est d'une ligne pour cent toises, soit une échelle de 1/86400 (une toise vaut 864 lignes).

Explication des Caractères Géographiques
Employés dans la Carte de France de l'Académie.

VILLE (Toujours écrit en Capitale)
Bourg (Toujours écrit en petites Romaines)
Paroisse (Toujours écrit en caractères de Ruines)
Abbaye de Religieux / Abbaye de Religieuses (Les lettres initiales pour ces noms indiquent la position de l'Ordre dans la carte)
Prieuré / Ruiné
Commanderie / Ruiné
Chapelle / Ruinée
Château / Ruiné
Hameau / Ruiné
Cense, Métairie, Ferme, ou Maison de plaisance, ou de campagne.
Métairie ou Ferme.
Auberge ou Cabaret.
Cabanne ou Vacherie.
Tuilerie ou Four à Chaux.
Tour / Ruinée
Moulin à vent / Ruiné
Moulin à eau.
Grenier.
Corps de garde.
Bataille gagnée.
Bataille perdue.
Champ de Bataille.
Fortifications.

Mine.
Route pavée.
Chemin.
Avenues d'arbres.
Sentier.
Rivière et Pont.
Ruisseau.
Canal.
Etang.
Limite de Province.
Limite Diocésaine.
Hachures qui représentent les Côteaux et les Montagnes.
Taillis avec Ruisseaux dans le fond.
Montagne.
Dunes.
Bois ou Forêt.
Bois de Sapins.
Bruyères ou Landes.
Marais.
Prés.
Vignes.
Flots qui représentent les vagues de la mer.
Sables.

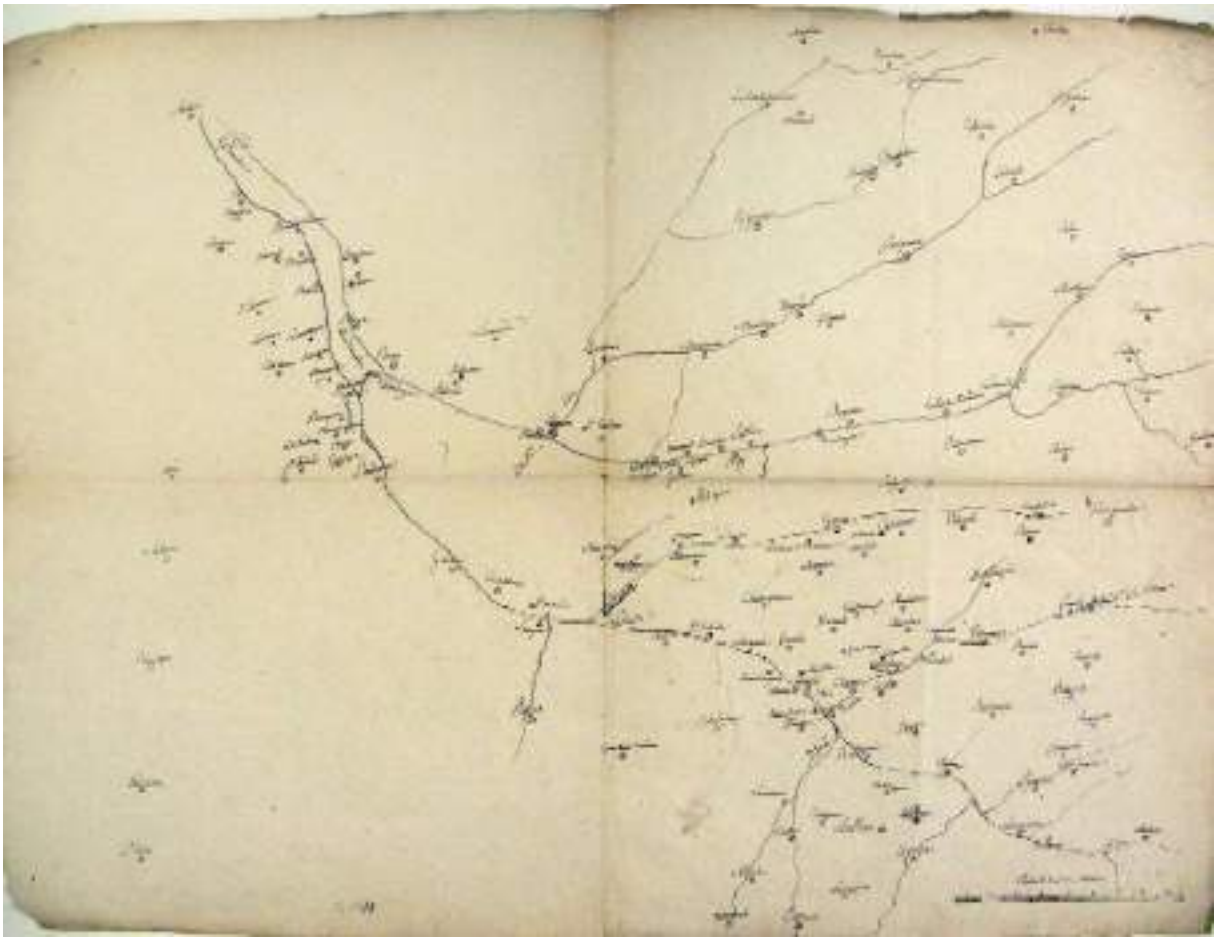
Explication des Abbreviations.

Abbaye pour ... Abbaye.
Sacc. ... Sacramentale.
Comm. ... Commanderie.
M. Ste F. ... Abbaye d'Hommes ou de Fille.
O. S. A. ... Ordre St Augustin.
O. S. B. ... Ordre St Benoist.
O. C. ... Ordre Cîteaux.
O. P. ... Ordre Premontré.
O. G. ... Ordre Grammont.
Pre. ... Prieuré.
Chx. ... Château.
Tail. ... Tuillerie.
Mn. ... Moulin.
Cn. ... Canton.
Riv. pour ... Rivière.
R. ... Ruisseau.
Etd. ... Etang.
Nx. ... Nemore.
Vle. ... Vieille.
Poses { Le chiffre qui suit le nom désigne le nombre de Poses depuis Paris.
M. ... Méridienne.
P. ... Perpendiculaire.
Les Chiffres qui precedent ou suivent un nom désignent les distances en lieues à la Méridienne et à la perpendiculaire de Paris.

N. B. Les Chiffres marqués à l'angle des Cartes de l'Académie le long des Côtés désignent les distances en Lieues à la Méridienne (qui passe à l'Observatoire Royal de Paris) et à la Perpendiculaire. Je les ai rapportés sur ce Tableau en marge, afin de voir que chacune de ces Cartes représente par une petite carrée à chaque Toise du Nord au Sud et passe de l'Ouest à l'Est.
L'Echelle de la Carte de l'Académie est dans le rapport d'une ligne pour 100 Toises et celle de ce Tableau d'une ligne par lieue commune de France de 2400 Toises.

Chez l'Auteur rue des Noyers St Jacques près St Yves ou l'on trouve son dépôt complet de toutes les Cartes de l'Académie, Un assortiment de Cartes Geographiques des meilleurs auteurs, Différens Atlas pour l'étude et généralement tout ce qu'on peut désirer en Géographie.

Légendes et abréviations de la Carte de Cassini
Archives départementales de la Gironde, BIB MF 877



Brouillon donnant la position des bourgs, villes et villages et le tracé des rivières, 1756
Archives départementales de la Gironde, C 2411

Cette carte constituait pour l'époque une véritable innovation et une avancée technique décisive. Elle est la première carte à s'appuyer sur une triangulation géodésique dont l'établissement prit plus de cinquante ans. Les quatre générations de Cassini se succédèrent pour achever ce travail. La carte ne localise pas précisément les habitations ou les limites des marais et forêts, mais le niveau de précision du réseau routier est tel qu'en superposant des photos satellite orthorectifiées, ces dernières correspondent presque totalement avec les routes dessinées plus de 200 ans avant.

Le travail des Cassini laissa même son empreinte sur le terrain où l'on trouve encore aujourd'hui des toponymes dits « *Signal de Cassini* », qui révèlent les lieux où s'effectuèrent les mesures de l'époque. Ces points de repères correspondent aux sommets des mille triangles qui formaient la trame de la carte de Cassini.

Les levés ont été effectués entre 1756 et 1789 et les 181 feuilles composant la carte ont été publiées entre 1756 et 1815.

Décédé en 1784, César-François Cassini ne verra jamais l'achèvement des levés. Son fils, Jean-Dominique finit les travaux de son père.

La critique de la carte

Points forts

- Homogénéité et précision font de la Carte de Cassini un document vraiment novateur, qualités qui résultent de l'utilisation de la triangulation générale de la France et du caractère géométrique de la carte. Les mesures d'angles reliant les points principaux de chacune des feuilles sont consignées dans des carnets qui forment la partie essentielle des archives de la Carte de Cassini. En outre, les contrôles effectués par les ingénieurs chargés de vérifier les levés de leurs collègues permettent de conserver un bon niveau scientifique à l'ensemble de l'œuvre.
- C'est la première grande enquête toponymique au plan national. Les formes des toponymes proviennent des usages locaux. En effet, les ingénieurs ont reçu pour mission de travailler, pour leur collecte, avec les habitants (le plus souvent, les curés et les seigneurs) des lieux cartographiés. Et, chose précieuse pour les historiens, un même lieu est parfois désigné selon ses différentes appellations de l'époque.
- Première vision d'ensemble du Royaume, l'occupation de l'espace et l'exploitation du sol — même si les contours sont moins rigoureux que le positionnement des lieux — peuvent être comme « vus d'en haut » : vignes, bois, jardins, moulins à eau et à vent, ponts et bacs, points de postes, lieux de justices, carrières, mines, et même cabarets … La grande variété des symboles présents dans la légende de la Carte en témoigne [télécharger l'ensemble du fichier PDF Légende].

Points faibles

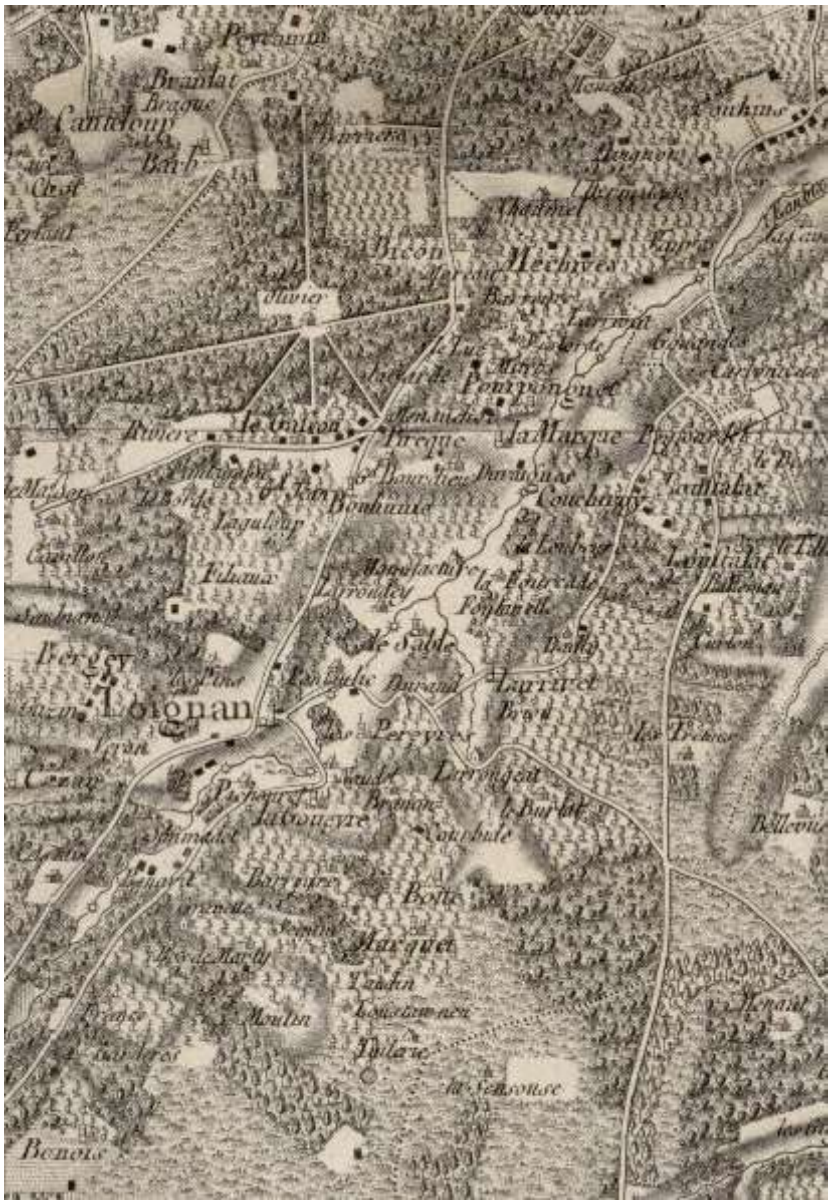
- Relevée à la planchette, la topographie de détail ne fait l'objet d'aucune mesure précise mais se trouve calée dans les mailles offertes par les points de triangulation. Les ingénieurs dessinent à vue c'est-à-dire « *à peu près les hauteurs, les vallons, les contours des bois, la direction des chemins, le cours des rivières* ». Le réseau routier secondaire est absent de la carte. Cassini justifie cette absence en invoquant le manque de stabilité de cet élément important qui relie les villages entre eux.
- Aucune mise à jour majeure de la carte n'est effectuée avant le début du XIX e siècle bien que César-François Cassini de Thury (Cassini III) soit conscient des changements affectant le paysage : « *La topographie de la France étoit sujette à trop de variations pour pouvoir l'assujettir à des mesures fixes et invariables ; la seule position des clochers étoit plus constante et par conséquent déterminable* ». Les travaux réalisés par les militaires après le transfert de la carte au dépôt de la Guerre en 1793 se poursuivent jusqu'en 1830 ; les principales modifications portées sur les cuivres, entre 1803 et 1812, concernent les voies de communication.

Sources :

http://cassini.ehess.fr/cassini/fr/html/7d_cassini.htm

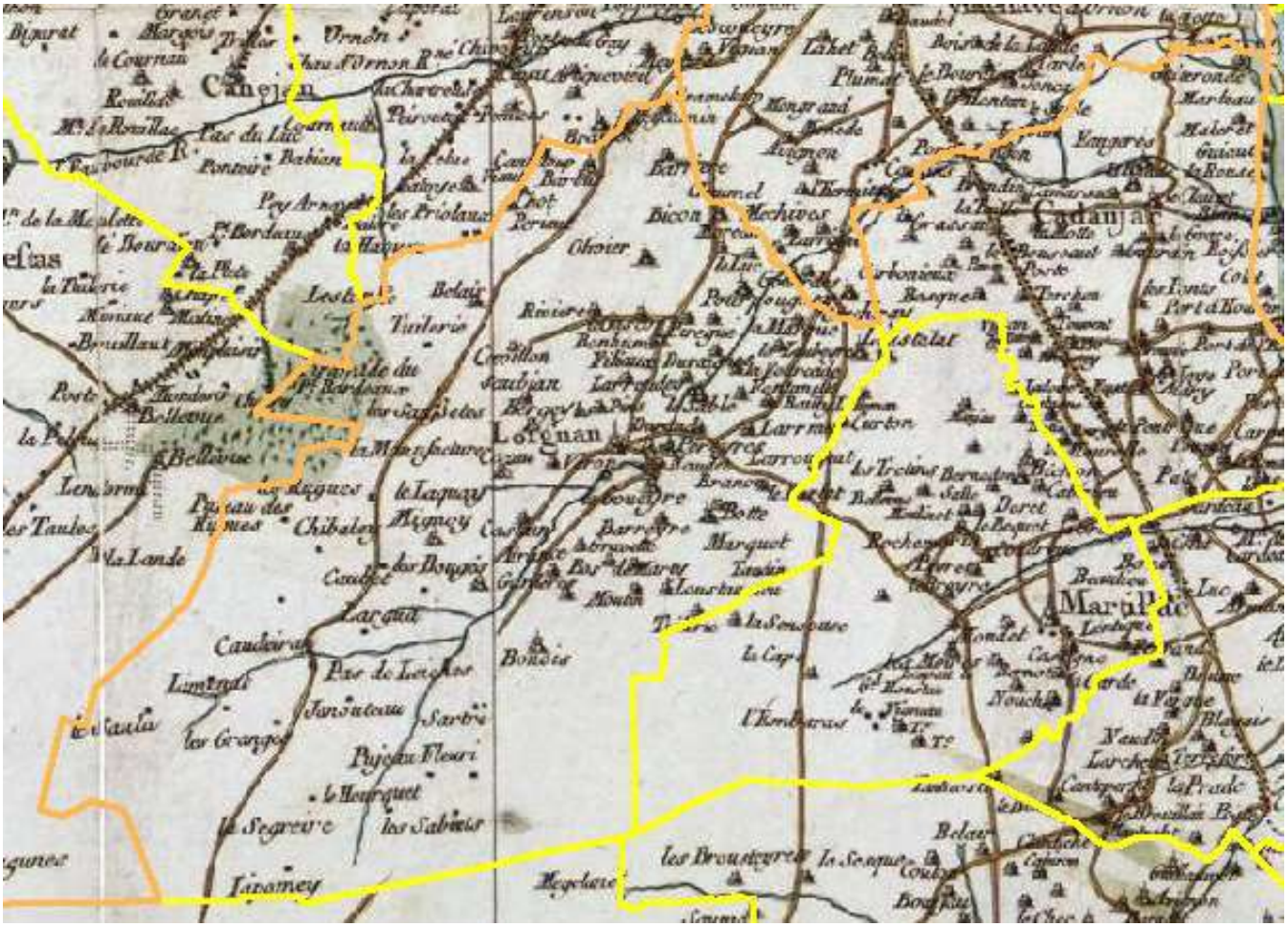
Cartographie ancienne de Léognan

Léognan au XVIIIème siècle – Carte de Belleyme



www.lot-et-garonne.fr/belleyme/default.asp

Léognan au XVIIIème siècle – Carte de Cassini



http://cassini.ehess.fr/cassini/fr/html/1_navigation.php

A Léognan, la vigne occupe les terrasses quaternaires de la vallée de l'Eau Blanche où elle avait progressé depuis des siècles.

Toutefois, l'échelle des cartes de Belleyme et de Cassini gomme la représentation du petit vignoble qui tient alors une place importante dans les petites parcelles.

Bonois apparaît comme le dernier des villages de vignerons, quelques petits vignobles épais sont alors visibles vers le Sud à Segreyre, à Lipomey.

Léognan - Plan cadastral Napoléonien (1809)

Détail du plan cadastral

Carte légendée

PRINCIPAUX ELEMENTS DU PATRIMOINE

DE LA COMMUNE DE LEOGNAN

FICHES DESCRIPTIVES DU PATRIMOINE

I - PATRIMOINE CULTUREL MATERIEL – IMMOBILIER

ARCHITECTURE RELIGIEUSE

EGLISE SAINT MARTIN

HISTORIQUE

La paroisse est appelée Lauhan dans les anciens titres ; elle faisait jadis partie du comté d'Ornon et de l'archiprêtré de Cernès.
Nous ne savons pas exactement à quelle époque la paroisse fut créée : au Vème ou au VIème siècle ?

Selon certains auteurs il est à peu près constant que toutes les églises dédiées à Saint Martin, Saint Romain et Saint Etienne ont été élevées à l'emplacement d'édifices romains. On revient ainsi au domaine de LEONIUS qui aurait donné son nom à Léognan. En outre, le redécouverte de la tombe de Saint Eutrope est attribuée à un évêque de Saintes de la fin du VIème siècle : Pallas (573-596).

La chapelle primitive, dédiée à la fois à Notre-Dame et à Sainte Catherine de Duraignes fut progressivement remplacée dès le XIème siècle par l'église Saint Martin construite sur l'ordre des Hospitaliers Saint Jean de Jerusalem, sur le chemin de Belin.

Saint Martin fut certainement la chapelle d'un hospital, étape sur les routes de Compostelle non loin du pont de la Maye (pont de la Mère de Dieu) que l'on retrouve à Mont de Marsan également.

L'histoire du pèlerinage est importante dans l'histoire de Léognan car c'est grâce à elle que nous possédons le plus ancien document écrit authentique où il est question de l'église Saint Martin de Léognan en 1181.
Ce document montre que l'église Saint Martin de Léognan est liée de près à l'histoire de l'Hôpital Saint Jacques ou Saint James de Bordeaux chargé spécialement de l'hébergement des pèlerins à Saint-Jacques-de-Compostelle.

En fait, le mouvement était bien antérieur car dès 1132 un guide du pèlerin adressait des conseils, des mises en garde et décrivait ainsi la région girondine et plus spécialement les Landes. On appréciait dans le Bordelais, le vin excellent et le poisson abondant mais ensuite il fallait trois jours de marche pour traverser la région.

Détail d'une fresque (école de Ghirlandaio) de l'oratoire de San Martino dei Buonomini fondé en 1441 par l'archevêque de Florence, Antonino Pierozzi.

Le pèlerinage de Saint Jacques

Le pèlerinage de Saint Jacques a été le plus populaire de tous les pèlerinages médiévaux. Il a pris son essor au IXème siècle à la suite de la découverte en Galice d'une tombe antique que l'on considéra comme étant celle de Saint Jacques-le-Majeur.

Jacques le Majeur (*Santiago el Mayo*, de *Sant Yago*, forme de saint Jacques en espagnol, *Jacobeo* en espagnol, *Xacobeo* en galicien, NDE) était le fils de Zébédée et de Marie Salomé. Frère de Saint-Jean l'évangéliste, il fut l'un des premiers à répondre à l'appel du Christ. Lorsque celui-ci demanda aux apôtres de répandre la "bonne parole" à travers toutes les nations, Jacques se serait vu confier la lourde tâche de convertir les peuplades Celtibères (la future Espagne). De retour en Palestine, Jacques obtient de nombreuses conversions dont l'une des plus célèbres n'est autre que celle du magicien Hermogène.

Furieux du succès grandissant des prédications de l'apôtre, les juifs le firent arrêter et conduire, la corde au cou, auprès du roi Hérode Agrippa Ier. Aussitôt, le roi des juifs condamne à mort le valeureux apôtre.

Sur le chemin du Martyr, Jacques guérit un paralytique qui implorait son pardon. A la vue de ce miracle, Josias, qui tenait la corde le liant au saint, se jette à ses pieds et lui demande de le baptiser ; ce que l'apôtre réalise de bonne grâce. Mais les deux hommes furent ensuite décapités en 42 ou 44 après JC. Le corps du saint fut jeter au delà des murs de Jérusalem et livré en pâture aux chiens et aux rapaces

Ses disciples auraient mis son corps dans une barque qui l'aurait conduit au rio Ulla où il aurait été vénéré puis oublié jusqu'à ce qu'on le retrouve en 814 grâce à une étoile se tenant au-dessus du tombeau et délimitant le *Campus Stellae* (champ de l'étoile ou Compostelle). Le pèlerinage atteint son apogée aux XIIème et XIIIème siècles à la suite de la *Reconquista* contre l'occupation arabe.

Les routes étaient nombreuses partant en France de Paris (Saint Jacques -de- la- Boucherie, de Vézelay (La Madeleine) , du Puy (Notre Dame), de Soulac (Notre Dame de la Fin des Terres) dans le Médoc.

La *via Turonensis* reliait Paris à Compostelle par Tours, Poitiers, Bordeaux, Saint-Jean-Pied-de-Port et Roncevaux. A Gradignan, l'Hôpital de Cayac était tenu par des frères hospitaliers et dépendait des archevêques de Bordeaux auxquels les moines devaient la dîme.

Les fidèles marchant vers Saint-Jacques-de-Compostelle étaient munis de documents certifiant l'authenticité de leur statut (« credencial »), et portaient les signes distinctifs du pèlerin :

Les hommes portent un chapeau de feutre à larges bords qui protégeait à la fois du soleil et de la pluie, les femmes une guimpe. Ils sont chaussés de sandales ou de brodequins mais certains vont pieds nus.
Les deux accessoires essentiels sont la besace, sorte de sacoche de cuir qui se porte en sautoir (l'escharpe). L'autre accessoire est le bourdon, gros bâton de 2 mètres de haut environ. Au dessus de l'endroit de la prise en main, il y a un ou deux renflements où est attachée la gourde, sorte de courge évidée et séchée, nommé aussi calebasse, dans laquelle les pèlerins mettent en réserve les rations supplémentaires de vin fournies par certains hôpitaux. On s'appuie sur le bâton quand on est fatigué mais il peut éventuellement servir à se défendre si l'on est attaqué, soit par des hommes, soit par des animaux.

Emblème spécifique du pèlerin, le jacquet ne pouvait acquérir la fameuse coquille qu'au terme de son pèlerinage à Compostelle. Cousue ensuite sur le chapeau ou la besace, la coquille symbolisait l'accomplissement du pèlerinage, la récompense suprême. Elle perdit, hélas, son caractère sacré au fil des siècles à cause des faux pèlerins, les « Coquillards ».

Les motivations des jacquets apparaissent fort diverses : il s'agit parfois d'un pèlerinage-pénitence imposé par l'Eglise pour le rachat des pêchés graves. Le pèlerinage à Compostelle s'effectuait parfois à la suite de l'accomplissement d'un voeu : une guérison par exemple. Le goût de l'aventure guidait également certains pèlerins. L'état d'esprit qui animait la majorité des pèlerins s'explique avant tout par l'immense ferveur dont jouissait Compostelle ; toucher le tombeau d'un apôtre du Christ rapproche de Dieu. C'est une foi ardente et profonde qui guidait les Jacquets sur les chemins. De retour au pays, c'est un homme nouveau qui imposait le respect et faisait l'admiration de tous.

La position de Léognan (entre Bordeaux, la vallée de la Garonne et le prieuré de Cayac) et la renommée des cultes de Saint Martin, de Saint Eutrope et de Sainte Catherine attiraient

certainement de nombreux pèlerins qui avaient déjà honoré Saint Martin à Tours, Saint Eutrope à Saintes, Saint Seurin, Saint André, Saint Michel, Saint Fort entre autres à Bordeaux.

D'après Madame Pouchieu-Tolo, vice-présidente de l'Association de Gironde des Amis de Saint-Jacques-de-Compostelle, les pèlerins venant de Bordeaux par Cadaujac, passaient par les endroits où se trouvent actuellement le château Bouscaut et le château Carbonnieux (dans le premier château on peut actuellement remarquer une belle coquille Saint jacques gravée dans le marbre d'une cheminée). Pour arriver à Coucheroy.

Après avoir vénéré les reliques de Saint Eutrope dans l'église Saint Martin de Léognan, les pèlerins regagnaient la maison du Prieur par l'Hermitage puis les Saulx par Monrepos et enfin le Puch sur l'actuelle N10, ou bien par le lieu-dit les Bougès empruntaient le « chemin du Barp » et la piste de Peyon. Après avoir connu son heure de gloire, le pèlerinage à Compostelle connait un déclin aux XIV ème et XVème siècles : Les batailles incessantes entre Français et
Anglais durant la guerre de Cent Ans rendaient les chemins particulièrement dangereux. Le pèlerinage, se poursuivit longtemps jusqu'au XVIIIème siècle.

Si la paroisse, que devient ce lieu, fait partie de l'archiprêtré de Cernes, il n'en dépend pas moins du chapitre de Saint André, comme en témoigne un procès de 1229.

Le clocher sera édifié en 1467, et la paroisse prendra sa signification actuelle.
Celui-ci sera remplacé par un clocher à flèche moderne, dont la construction est à l'origine de la disparition de la porte du XVème siècle ainsi que du porche.
L'église devient Temple de la Raison pendant la Révolution et la sacristie sert de prison.
Au XIXème siècle, l'état de délabrement est tel, que l'on entreprend de la reconstruire presque entièrement et en particulier les trois chapelles, sur les recommandations de Viollet-le-Duc qui a cité l'église comme un pur exemple du principe de construction roman.
C'est grâce au soutien et aux dons apportés par le Ministre Théodore Ducos (1801-1855) propriétaire de Château neuf, que les travaux ont pu être menés par l'architecte J.B Lafargue en 1852.
Léo Drouyn en fait une description dans son Bulletin Monumental de la Société française d'Archéologie (vol. 19).
L'église Saint Martin est classée Monument Historique depuis 1862.
C'est également au XIX^{ème} siècle que le cimetière qui entourait l'église fut déplacé.
En juin 2007, la municipalité a validé un programme de restauration de l'édifice, basé sur les études préalables réalisées par l'Architecte en chef des Monuments historiques après avis du Conservateur Régional des Monuments Historiques. Le lancement de la première tranche de travaux a été approuvé par le Conseil municipal en mars 2008 ; cette première intervention portera sur la façade Ouest, le clocher et le beffroi.

La légende de Saint Martin

St Martin de Tours est un véritable personnage de légende. Il est l'un des saints les plus populaires de France : des centaines de villages et d'églises portent son nom ; d'innombrables vitraux, sculptures, enluminures représentent la scène du partage de son manteau d'officier avec un pauvre.

A Tours, nombre de monuments sont ornés à son honneur.

St Martin, patron des ânes est né bien loin de Tours en Pannonie (ancienne région de l'Europe centrale sur le moyen Danube) aux alentours de l'an 317.

Fils d'un officier de la cavalerie romaine, Saint Martin grandit dans la région de Pavie, en Italie où son père avait reçu quelques lopins de terre.

A l'âge de 10 ans, Martin se présenta de sa propre initiative pour recevoir l'enseignement de l'église chrétienne mais ses parents, restés païens refusèrent son choix et, alors que le jeune homme ne rêvait que de vie monastique, son père l'inscrivit de force dans la cavalerie de l'armée.

Affecté comme soldat en Gaule, peut-être pour sa connaissance du gaulois, c'est lors d'une de ces rondes de nuit qu'un soir d'hiver 338 dans les environs d'Amiens (où il fut sans doute baptisé en 339) que se situe la plus populaire anecdote de la vie de Saint Martin.

Légende de Saint Martin
Musé National de Budapest

Agé alors de 18 ans, il faisait route à cheval quand il rencontra un déshérité transi de froid car il n'a déjà plus de solde après avoir généreusement distribué son argent. Dégainant son épée, il tailla en deux sa cape ou tout du moins la doublure de sa pelisse pour en donner la moitié au mendiant ; la nuit suivante le Christ lui apparaît en songe vêtu de ce même pan de manteau.

Ce geste de couper une cape en deux parties pour n'en donner que la moitié peut sembler curieux, mais il faut savoir que tout militaire romain devait payer la moitié de son uniforme tandis que l'autre moitié restait propriété de la cavalerie. Saint Martin ne pouvait donc pas s'en défaire sans courir le risque d'être accusé de détourner les deniers publics.

On peut penser que ce geste, répondant aux principes qu'il avait appris dans l'évangile, était aussi en quelque sorte une manière de tourner en dérision les principes militaires auxquels il était astreint contre son gré.

L'année suivante il se fit baptiser à Pâques. Son statut d'ancien homme de guerre l'empêche d'être prêtre et il refuse la fonction de diacre que lui propose l'évêque Hilaire ; il devient donc exorciste. Il se retire avec des compagnons dans l'île déserte de Gallinara non loin du port d'Albenga et tous se nourrissent de racines il crée ici la première communauté de moines en Gaule. Martin développe là son activité d'évangélisation pendant dix ans ; il accomplit ses premiers miracles et se fait ainsi

reconnaître par le petit peuple comme le saint homme qu'il a toujours désiré être. En 370 à Tours, l'évêque en place vient de mourir ; les habitants veulent choisir Martin mais celui-ci s'est choisi une voie et n'aspire pas à être évêque ; les habitants l'enlèvent donc et le proclament évêque le 4 juillet 371 sans son consentement ; Martin se soumet en pensant qu'il s'agit là sans aucun doute de la volonté divine. Les autres évêques ne l'aiment guère car il a un aspect pitoyable dû aux mortifications et aux privations excessives qu'il s'inflige, il porte des vêtements rustiques et grossiers, il est un exemple trop évident de sainteté et de christianisme véritable.

Désormais il est évêque mais il ne continue pas moins de vivre en saint homme ; il crée un nouvel ermitage à 3 km des murs de la ville, c'est l'origine de Marmoutier avec pour règle la pauvreté, la mortification et la prière ; les moines doivent se vêtir d'étoffes grossières sur le modèle de Saint Jean-Baptiste qui était habillé de poil de chameau. Le monastère est construit en bois ; Martin vit dans une cabane de bois dans laquelle il repousse les *« apparitions diaboliques et converse avec les anges et les saints »* : c'est une vie faite d'un courage viril et militaire que Martin impose à sa communauté.
Un jour, voyant des martins-pêcheurs se disputer des poissons, il explique à ses disciples que les démons se disputent de la même manière les âmes des chrétiens. Et les oiseaux prirent ainsi le nom de l'évêque. Le lendemain, épuisé par cette vie de soldat du Christ, Martin meurt à Candes sur Loire à la fin de l'automne, le 8 novembre 397 sur un lit de cendre comme mouraient les saints hommes. Son corps est rapidement reconduit par le fleuve jusqu'à Tours où il est enterré le 11 novembre. Son successeur sera Brice, un de ses disciples.

Selon la légende, lorsque Saint Martin mourut, sa dépouille fut ramenée à Tours le long du fleuve et sur son passage, les arbres se mirent à fleurir. Depuis, chaque année à cette période, le temps se radoucit l'espace de quelques jours, c'est ce que l'on appelle "l'été de la Saint Martin" pendant lequel sont allumés les fameux "feux de la Saint Martin".

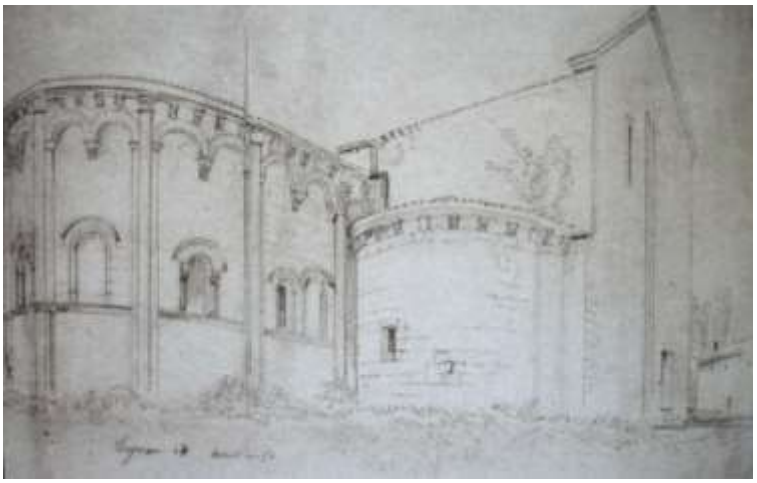
DESCRIPTION

De l'église primitive, de pur style roman, ne subsistent que l'abside et l'absidiole suite à la reconstruction menée en 1852.

Léo Drouyn représenta ces éléments sur une gravure réalisée le 28 avril 1850, et rédigea dans ses « Notes manuscrites » une notice très détaillée concernant cet édifice, dont la conclusion est claire : « j'ai dessiné l'abside de cette église qui, comme on le voit, est assez remarquable »
Les travaux ont eu pour résultat l'érection d'une grande et belle église néo-romane qui, comme celle de La Brède, va prendre en compte l'église ancienne, et imiter certaines de ses dispositions.

Ainsi sur les murs gouttereaux de la nef, on a reproduit les deux arcs en plein-cintre reposant sur une console centrale qui sont, dans le haut des murs de l'abside romane, la principale caractéristique de son élévation.

Plan de l'église (dossier DRAC)



Gravures de Léo Drouyn

Extérieur

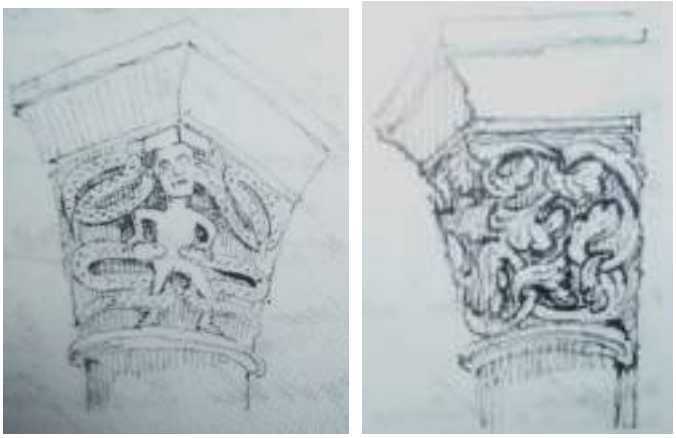
Chevet

Vue de l'extérieur, l'abside romane est l'une des plus belles parties de l'église, ne serait-ce que par ses dimensions.

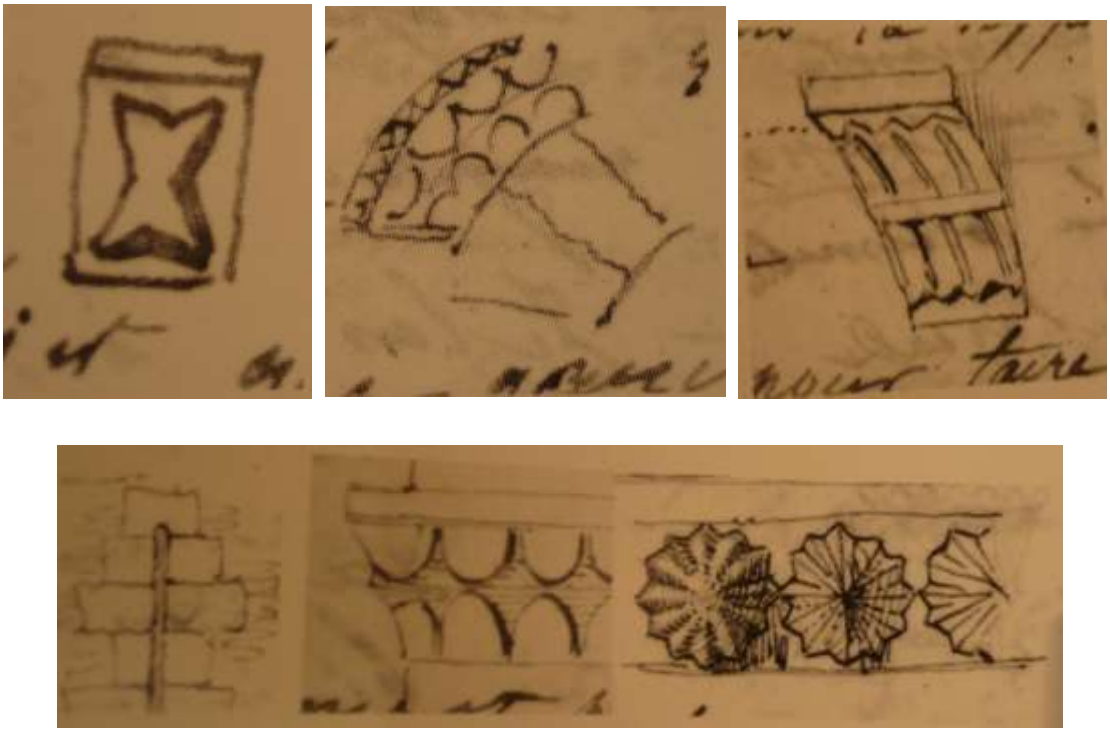
L’abside en hémicycle (bel appareil roman) possède une travée droite divisée en neuf sections séparées par des pilastres recevant une demi-colonne engagée. Chaque section comporte trois niveaux. A la base du mur, l’appareil régulier est nu jusqu’au cordon. Des baies ou des arcs aveugles occupent l’étage intermédiaire. Plus haut le mur est renforcé par des arcs qui retombent sur les côtés des pilastres et sur des corbeaux richement sculptés.

Chevet

Le décor sculpté de cette abside est un bon témoignage de l’art roman girondin. L’un des chapiteaux de la baie axiale présente un personnage nu, mordu par deux serpents à la hauteur de la poitrine tandis que deux autres reptiles s’attaquent à ses oreilles; il s’agit là d’une représentation du châtiment de la luxure.



Léo Drouyn – Détails des chapiteaux extérieurs (Notes Manuscrites)



Léo Drouyn – Détails (Notes Manuscrites)

Les modillons soutenant la corniche revêtue de pointes de diamants à huit branches reçoivent des motifs géométriques, des entrelacs, fleurs et oiseaux. On identifie aussi une sirène à la queue bifide et relevée et un personnage portant un tonneau. Les chapiteaux de l'arc triomphal représentent un animal vomissant des feuillages, un lion à queue et langue empanachées.

Corniche – modillons

Baies présentant des chapiteaux sculptés

Modillon sculpté

Chapiteau - détail

Viollet-le-Duc , dans son *Dictionnaire de l'Architecture Médiévale*, a publié une gravure montrant l'élévation extérieure de l'abside de Léognan, qu'il date du XIème siècle de façon erronée, en tant qu'exemple de l'utilisation d'une série d'arcs de décharge permettant à la corniche, supportée par les modillons, d'être en fort surplomb par rapport à la base du mur. En fait, l'emploi d'arcs dans le haut des absides, qu'ils reposent ou non sur des colonnes est une constante dans l'architecture romane.
Dans l'Ouest de la France, c'est vers 1100, à Saint Eutrope de Saintes que l'on peut constater l'emploi d'une arcature plaquée au dessus des baies des absidioles, sous la corniche.
Cette disposition se répand largement dans la région au XIIème siècle. On peut considérer qu'à Léognan, il s'agit d'une variante où les colonnes sont remplacées par des corbeaux.

Derrière l'église se trouvait autrefois un grand pré qui servit de lieu de rassemblement des troupeaux de vaches l'ordre de l'incendie du massif forestier des Landes, en août 1949.

Le clocher

Le clocher est placé sur la façade. Quatre contreforts le soutiennent, un au Nord, l'autre au Sud et deux à l'Ouest. Ils sont placés deux par deux aux angles de la façade.

A l'Ouest, dans la partie supérieure, s'ouvre une fenêtre à meneau rayonnant. Les murs de cette tour sont très bien appareillés.
Les flancs Sud, roman, est soutenu par deux contreforts plats et très étroits, ne s'élevant qu'à la hauteur du milieu de ce mur et se terminant en biseau. L'appareil est en moellons ; les contreforts seuls sont en pierre de taille. Deux fenêtres assez larges paraissent avoir été refaites.

Les façades- le porche

La façade Sud du transept est à pignon surmonté d'une croix et est divisée en deux portions verticales par un contrefort plat et droit qui s'arrête en biseau au niveau de la ligne du bas du pignon ; une fenêtre moderne le coupe au milieu de sa hauteur. Cette erreur compromet la solidité du mur, ainsi, le cintre de la fenêtre a dû être étayé. Une porte moderne s'ouvre dans le bas, et, à la partie supérieure, à l'Est du contrefort, est percée une petite ouverture en meurtrière, haute de quatre assises.

La façade Nord du transept est semblable à celle du Sud, sauf que le contrefort est entier et que la meurtrière est en face de l'autre.
L'appareil de ces deux façades est en moellons, excepté les encoignures et les contreforts.

Façade et portail Sud

Chapiteaux du portail Sud

La petite place devant le porche accueillait chaque semaine le marché local jusqu'à la construction de la halle.

Le cimetière communal

Avant d'être déplacé vers l'emplacement actuel, le cimetière communal était proche de l'église. C'est en ce lieu que repose le peintre flamand François Louis Lonsing (Cf. p.145), enterré en avril 1799.

Intérieur

Architecture/sculpture

L'intérieur de l'édifice donne une idée du nombre de fidèles qui assistent au culte en temps des grands pèlerinages ; la foi mystique de l'époque lance des milliers de pèlerins sur les routes d'Espagne et de Rome.
L'église possède une nef centrale flanquée de deux bas-côtés, un transept, dont les extrémités Nord et Sud sont à chevet droit.

L'absidiole Sud a été détruite et remplacée par une sacristie carrée ; un des chapiteaux représente saint Eutrope et la jeune Saintaise Eustelle (voir ci-dessous).

L'absidiole Nord, liée à l'abside principale, renferme les fonds baptismaux ; on y trouve des chapiteaux avec des lions dont les croupes se touchent, leurs queues terminées en panache, un homme, avec un pied sur chaque croupe, tient à la main ces panaches. Le chapiteau de droite présente de feuillages.

L'abside, ronde à l'intérieur, n'est pas exactement dans l'axe de la nef, elle incline légèrement au Sud. Celle-ci semble avoir été remaniée au XIXème siècle.
Horizontalement, l'abside, à l'intérieur comme à l'extérieur, est tapissée d'un double étage d'arcatures aveugles en plein-cintre ou à jour, retombant sur des colonnettes, dont les chapiteaux sont couverts de feuillages ou d'entrelacs. L'arc triomphal présente de beaux chapiteaux, dont l'un représente un animal de la gueule duquel s'échappent des feuillages, et l'autre un lion à la queue et à la langue terminée en panaches.

Abside

Détail des chapiteaux

Un grand nombre de chapiteaux ont été entièrement refaits. Seuls quelques chapiteaux romans semblent conservés de part et d'autre des baies, à la retombée des arcs. Ils on reçu une sculpture assez méplate avec des rinceaux, des feuillages ou des entrelacs (voir ci-dessous).

Plusieurs éléments décoratifs montrent l'importance du pèlerinage de Saint-Jacques-de-Compostelle, thème que l'on retrouve sur l'un des chapiteaux au Nord, près de l'autel.

Le chœur est de style roman mais il a été restauré en 1972 par les Beaux-arts.

Autel

Carreaux au sol

On peut également admirer les fonds baptismaux du XIIème siècle, de forme ovoïde. Ils ont décorés de coquilles Saint Jacques, thème que l'on retrouve sur l'un des chapiteaux de gauche, près de l'autel. Cet élément décoratif souligne le rôle joué par les pèlerinages à Saint-Jacques-de-Compostelle, autant dans le domaine économique que culturel. Ils présentent deux vasques, dont l'un contenait de l'eau pour la cérémonie du baptême, finement ciselés.

Fonds baptismaux ornés de coquilles Saint Jacques

L'autel de la Vierge comporte encore un décor peint, on y trouve deux médaillons finement exécutés comportant des portraits peints ; on peut lire la date : 1927. L'autel est en marbre blanc alors que les deux bénitiers près de l'entrée, sont en marbre rouge veiné de blanc.

La chaire est couronnée par l'Archange Saint Michel, entourée des quatre évangélistes, qu'on retrouve aussi devant l'autel, encadrant le Christ.

Autel de la vierge-décors peints

Chaire

<u>Vitraux</u>

Les vitraux, datés de 1885, estampillés de la Maison Feur, sont signés J. Villiet. Le vitrail éclairant le chœur représente Saint Martin.

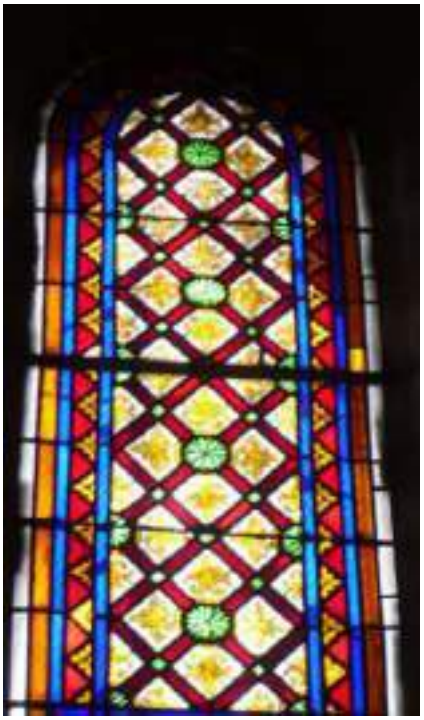
Saint Eutrope

Saint Martin

Saint Jean Baptiste

Sainte Claire ?

Notre Dame de Lourdes



Vitraux à décor géométrique et floral

<u>Mobilier</u>

Le chemin de croix peint sur bois, fut offert par un généreux paroissien, M. La Béfaude en Novembre 1883 (voir ci-dessous)

On retrouve également deux plaques commémoratives du passage de Napoléon III dans la commune.

Dans le chœur, se trouve un Christ en bois doré installé au-dessus de l'ancien autel.
Sur la droite se trouve l'ancienne chapelle Saint Eutrope, on peut y admirer un tabernacle en cuivre rehaussé d'émaux. Il est exposé depuis 1960 et représente des scènes de la vie du Christ.

L'église abrite une belle sculpture polychrome du XVème représentant Saint Eutrope (bas-côté Sud), mentionné au VIème siècle comme évêque de Saintes puis inscrit sur un registre de martyres. On honorait dans cette église les reliques de ce saint ; son culte prend une grande extension en France, sans doute véhiculée par les pèlerins, puisqu'il est présent à Saintes, Bordeaux et Léognan. Quelques ossements y furent retrouvés ; les restes du saint sont actuellement conservés dans la châsse de la sacristie.
Eutrope signifiant en grec « bien tourné », on avait pour habitude de porter devant la statue de Saint Eutrope les enfants nouveau-nés afin qu'ils soient bien constitués. Une croyance voulait que le 30 avril, jour de fête de Saint Eutrope, les femmes enceintes fassent neuf fois le tour de la châsse contenant les reliques du saint afin que leur grossesse se passe le mieux possible !
Le Saint est représenté coiffé de la mitre, tenant d'une main la crosse de l'évêque, de l'autre la palme du martyre.

Saint Eutrope

On sait peu de choses de lui ; même la date de son épiscopat est incertaine. Eutrope apparaît comme un martyr dans l'ouvrage *In gloriam martyrum* que Grégoire de Tours écrit vers 590. Plus encore qu'un personnage énigmatique, saint Eutrope devint un personnage légendaire dans les nombreuses vies qu'on écrivit sur lui et dans les poèmes qui lui sont dédiés ; citons par exemple Juillard du Jarry qui écrivit de lui en 1715 :

« *Un fameux martyr, par des actes célèbres,*
Des peuples abusés dissipa les ténèbres.
Eutrope, par Saint Pierre envoyé dans les lieux,
Vint lever le bandeau qui couvrait tous les yeux. »